

de jours avant au commandement du département militaire de Columbia, le général Wright se rendait au fort Vancouver, son poste officiel, avec sa femme et son état-major complet. Depuis l'incendie du Golden-Gate nul sinistre plus épouvantable ne s'est produit sur les côtes. Californie perd des hommes éminents et des terribles désastres.

Un homme de 83 ans, vert gaillard promettant encore de longs jours, fait orgueil de la commune de Long (Somme). Il est encore enfant, il y a soixante-douze ans, pour faire fortune, M. Pruvost a pu, par son indomptable activité dans les affaires commerciales, amasser une assez belle fortune, et son premier soin, après avoir réalisé, a été de venir se reposer pour toujours dans son pays natal. Veuf sans enfant, il a, ces jours-ci, convoqué le ban et l'arrière ban de ses neveux et nièces :

« Mes amis, a-t-il dit, je ne veux pas ressembler aux égoïstes qui font le bien après leur mort parce qu'ils ne peuvent faire autrement; j'ai pensé qu'un peu d'aide faisait grand bien, je serais heureux de vous voir marcher dans la voie que j'ai suivie, car moi aussi des amis m'ont quelque peu aidé. Or, voici vos petites parts qui attendent que je n'aie plus besoin du reste, qui me fera vivre au milieu de vous. »

Et il leur compta à chacun 5,000 fr. Le changement subit de situation des sept ou huit familles, qui jusqu'ici étaient loin d'être à l'aise, a été un coup d'état parmi les habitants, heureux d'applaudir à cet acte de générosité.

« Je sens, disait-il à cette occasion, que mon mécanisme commence à s'user, l'huile n'y ferait rien : il faut une fin. » Evidemment, ajoute le Journal d'Amiens, le digne homme voulait parler de ses jambes et non dans son cœur.

— On lit dans la Correspondance générale :

Dans la nuit du 24 au 25 septembre, un vol hardi avec effraction a été pratiqué dans le palais de S. A. I. l'archiduc Albert, à la Weilbourg. Les voleurs pénétrèrent dans un appartement, ouvrirent de force une armoire et enlevèrent les décorations qui s'y trouvaient et deux vases en bronze d'une grande valeur artistique. Puis ils s'éloignèrent sans avoir été entendus, bien que le duc de Wurtemberg dormait dans la pièce attenante.

— Il y a souvent dans la vie des erreurs bien singulières; en voici une que nous empruntons à l'International et qui mérite d'être signalée :

« Une pauvre femme, demeurant dans le quartier de Southwark, était, il y a six semaines environ, tombée gravement malade; on la transporta au workhouse; sa sœur et une amie vinrent la voir le lendemain de son admission dans ce workhouse, mais elles arrivèrent après l'heure fixe par le règlement; on leur dit que la malade était morte. »

« Deux jours après, elles retournèrent au workhouse et on leur annonça que cette femme était morte; on leur montra même une bière dans laquelle était couché le cadavre d'une femme dont le visage était entièrement défiguré par les convulsions de la agonie. Sur le cadavre, on avait mis une étiquette portant les nom, prénoms et adresse de la défunte. L'enterrement eut lieu; le mari suivit sa femme jusqu'à sa dernière demeure et prit le deuil. Le pauvre homme était inconsolable. »

Trois semaines se passent, lorsque tout-à-coup il reçoit du workhouse une lettre signée de sa femme, qui lui apprend son entière guérison et exprime son étonnement de ne pas avoir reçu la visite ni de son mari ni de ses parents, pendant toute sa maladie. Le bonhomme fut littéralement frappé de stupeur; il crut même qu'il était devenu fou. Cependant, il se rend au workhouse et se trouve nez à nez avec sa femme, qui lui adresse des reproches. On s'explique, et voici ce qui était arrivé :

« Les directeurs du workhouse avaient fait une confusion de noms; il en était résulté que le mari de la femme qui était morte fut envoyé auprès de la malade, et que le mari de la femme qui n'était que malade fut envoyé auprès de la morte. » Cette incroyable négligence des directeurs du workhouse leur coûtera probablement fort cher; ils auront à soutenir un procès contre toutes les victimes de ce quiproquo. »

— Une correspondance adressée du Haut-Cambodge (Cochinchine) au Courrier de Saigon, contient les curieux détails qu'on va lire sur les ruines d'un temple merveilleux et d'une ville immense qui se perd dans la nuit des temps :

« C'est au milieu d'une clairière que s'élève le temple d'Angkor, demeuré, sauf l'écroulement de quelques accessoires, dans le même état de conservation où il devait se trouver le lendemain de sa déchéance. Aucun monument, ancien ou moderne, ne présente un ensemble d'architecture aussi complet et une pareille perfection de détails, avec son triple péristyle, ses clochetons chargés de sculptures, ses longues lignes de murailles fouillées au ciseau, comme un immense camée se profilant sur un kilomètre d'étendue. Qui a élevé un édifice aussi pompeux? Les inscriptions écrites en langue pâli, manquant de la clef nécessaire pour les déchiffrer. Quant aux indications, aux questions qu'on leur adresse, ils répondent : « C'est l'œuvre des géants. »

« A quelques milles au nord d'Angkorwat, on entre dans une forêt touffue à travers laquelle on ne peut pas parcourir cent mètres sans aller butter contre les débris d'un palais ou d'un temple, débris portant tous un cachet de grandeur et de magnificence devant lesquels on demeure stupéfait, car c'est sur un espace de quarante kilomètres qu se prolongent ces vestiges d'une ville au près de laquelle le Paris et le Londres d'aujourd'hui sembleraient de simples bourgades. »

« Jusqu'à quel siècle éloigné doit en remonter l'origine? L'esprit se perd dans ses suppositions, en considérant qu'aujourd'hui le sol est complètement envahi par une forêt vingt fois séculaire, et que ruines et végétations se sont tellement entremêlées et enchevêtrées, qu'on a peine à les distinguer les uns des autres; si bien que sous l'ombre de ces fourrés épais, il arrive souvent à distance de prendre des troncs d'arbre pour des futs de colonne et des pans de murailles pour des assemblages de lianes. »

« C'est la hache à la main qu'il faut se frayer une voie au milieu de ce dédale, se guidant à tâtons d'après les indications des rares voyageurs qui nous ont précédés, et sans pouvoir compter sur l'aide des habitants, qui ignorent la situation et presque l'existence de ces vieux monuments, dont les approches ne sont hantées que par les tigres, les singes et d'innombrables serpents, parmi lesquels rampent de monstrueux pythons. Quand on est parvenu à trouver une ouverture donnant passage à l'intérieur des édifices et qu'on tente d'y pénétrer, aussitôt des nuées de chauves-souris s'abattent sur le hardi explorateur, l'assourdissant du battent de leurs ailes et les repoussant par leurs exhalaisons infectes, semblables à ces génies malfaisants des contes orientaux, préposés à la garde des trésors cachés. »

« Nous avons consacré deux journées entières à cette exploration; mais il y aurait une belle œuvre à accomplir par une commission scientifique, composée de dessinateurs, de géomètres d'archéologues, qui révélerait au monde savant des trésors d'antiquités, enfouis depuis des siècles et qui n'ont encore été décrits ni même visités consciencieusement par aucun voyageur. »

— La Revue catholique, de Troyes, publie l'extrait suivant d'une lettre récente, écrite du Dahomey par l'un des missionnaires qui évangélisent le pays :

« Le nègre est ici un peu moins sauvage que sur les autres points des environs de la côte; en présence du blanc, du missionnaire surtout, il est timide et doux comme un agneau; d'une amour respectable, et le plus souvent feint, il oblige son maître à se tenir toujours sur le qui-vive. Je dis son maître, car ils sont tous esclaves les uns des autres. Pierre a Paul pour esclave, Paul a Jean, Jean a Antoine. Mais Pierre, qui, par un seul esclave, en a quelquefois des centaines, est lui-même esclave du capitaine, autorité du pays. »

« Tous les sauvages sont, en général, d'une grande taille et ont le corps bien fait jusqu'au cou; mais quand on passe à la figure, on dirait des monstres: de grosses lèvres, une large bouche, un nez très-épaté, une chevelure très-crêpue, point de barbe; ils se rasent la tête de toutes les manières; enfin figurez-vous tout ce que vous pourriez de plus fantastique. Ils sont tous marqués à la figure avec un instrument tranchant; il y en a sur la figure desquels j'ai compté jusqu'à vingt-cinq marques. »

« Ici la femme est un être abominable, sans pudeur, sans honte et méchante comme la vipère. On la voit, la pipe à la bouche, courir de danse en danse et se livrer ainsi du matin au soir à toutes sortes d'orgies et de crimes. Il y a possibilité de ramener les hommes, mais on n'a presque rien à espérer des femmes. »

« Le noir, quand il s'agit de travailler, est d'une mollesse à ne pas pouvoir remuer les jambes. Le rotin est aussi nécessaire à ces gens qu'à nous la nourriture. Ils travaillent peu, mais ils vivent de peu; le pays produit sans culture tout ce qui leur est nécessaire. Quelques fruits et quelques racines, voilà la nourriture des sauvages. »

« Le blanc, sur la côte d'Afrique, ne peut voyager qu'en hamac, c'est à-dire porté par les noirs. Si le voyage est un peu long, ils s'y mettent en grand nombre. Lorsque je suis allé à Godome, et Kotano et à Poronovo, ils étaient dix-huit pour me porter; ils chantaient, ils dansaient, c'est un ch. rivari à briser la tête la plus solide. Il arrive quelquefois que le blanc n'est pas content de son monde, et cela arrive assez souvent; il se lève du hamac, prend son bâton, et là, à tour de bras, en donne une dizaine de coups à chacun; tout pleure, tout crie, on croirait qu'il a tout tué, mais il n'en est rien; quand il leur ordonne de continuer la route, ils le mettent avec grande délicatesse dans le hamac, le chargent sur leur tête et se mettent à courir, chantant, dansant tout comme auparavant. »

« Trente noirs se laissent frapper par un seul blanc, comme des enfants par le maître d'école, tandis qu'un seul fait au moins quatre fois la force du blanc. Bien plus, un blanc armé d'un bâton mettra avec facilité une centaine de noirs en fuite. Cependant, que faudra-t-il au nègre pour se venger du blanc? Peu de chose, l'abandonner dans son hamac et fuir. Ils pourraient être sûrs qu'il ne sortirait pas de l'endroit où ils le laisseraient et qu'il ne farderait pas à devenir la proie des bêtes féroces; mais non, ce même blanc qui les

frappe est pour eux un trésor; ils donneraient tous leur vie pour la lui conserver. « La famille n'est pas connue. Chaque homme a autant de femmes qu'il peut en nourrir et en acheter. Chacun a le droit de faire de ses femmes ce que bon lui semble, les vendre, les donner, les échanger, tout comme il juge à propos. Chaque femme est obligée de nourrir ses enfants, et quand, devenus grands, le mari commun a besoin de cauris (petites coquilles qui sont la monnaie des sauvages), il va les vendre au négrier, et quelquefois la mère avec. Quand les femmes sont assez fortes, elles saisissent, lient leur mari et le portent vendre. »

Une émouvante ascension du Mont Blanc est ainsi racontée par l'Abeille de Chamoni :

« Dimanche dernier, une caravane de cinq femmes et six hommes. — Les premières, jeunes ouvrières de Chamoni ou caménières dans nos divers hôtels; les seconds, cavaliers obligeants de ces dames ou fiancés de ces demoiselles, — se mettaient gaiement en route avec l'intention bien arrêtée d'aller déposer une carte de visite sur la calotte du Mont-Blanc. »

« De précautions primordiales, peu ou point. Aucun de ces hommes n'était guide; la plus folle insouciance avait présidé à l'excursion. On va voir ce que pouvait coûter cet oubli des plus simples lois de la prudence. »

« Après deux journées de haltes successives au chalet de la Pierre Pointe d'abord, à la cabane des Grands-Mulets ensuite, on atteignit le sommet. Poussées, traînées, portées à tour de rôle, ces dames arrivèrent tant bien que mal à la cime à midi du troisième jour, et, grâce à une admirable température, purent se reposer une heure et demie environ sur la calotte. »

« Pas d'autres moyens que ce repos inerte pour se remettre et se reconforter d'un épuisement complet de force: les provisions de bouche étaient complètement épuisées, et les deux bouteilles de vin qui restaient avaient été un bien chétif cordial pour onze personnes. »

« La descente de la cime aux Grands-Mulets prit cinq heures environ. Un voyageur arrivait à la même heure à la cabane pour tenter l'ascension le lendemain matin. M. Holland et son guide, Sylvain Couler, le propriétaire du pavillon de la Pierre-Pointe. Ils prirent en pitié cette malheureuse caravane, et renforcèrent du mieux possible ces femmes épuisées de fatigue et de faim, en leur abandonnant charitablement tout ce qu'ils pouvaient enlever à leur strict nécessaire. »

« Avec un dernier effort, il était facile d'atteindre le chalet de la Pierre-Pointe, en traversant le glacier avant la nuit close; on pouvait achever le repos en passant la nuit dans la cabane; mais le supplice de la faim était à envisager sérieusement, et l'avis général fut pour le départ. Deux de ces hommes et la plus courageuse des jeunes filles, Caroline Balmat, âgée de 17 ans, suivirent une caravane qui descendait et arrivèrent au chalet à deux heures et demie du matin. »

« Les huit autres personnes, quatre hommes et quatre femmes, quittèrent la cabane à six heures du soir. M. Holland les fit suivre de l'œil par son guide le plus longtemps possible, et celui-ci revint bientôt, annonçant qu'il avait entendu des cris de détresse. La caravane n'était pas encore arrivée à la jonction du glacier, le plus redoutable passage, avant la nuit close, et avait brûlé sa dernière bougie. »

« M. Holland envoya à la découverte deux de ses porteurs avec une couverture, une bougie dans une bouteille, faite de lanterne, et ce dont il pouvait encore disposer de pain, viande, vin et cognac. »

« Quand les jeunes gens chargés de ces petites provisions arrivèrent auprès des malheureuses ascensionnistes, elles recouvrèrent un restant de force pour leur arracher les cordiaux et le peu de nature qu'ils apportaient. »

« A l'aide de la bougie, la caravane se remit en route, et put, avec les plus grandes difficultés et des périls de chaque instant, traverser le terrible passage de la jonction, et sortir de la région des Sé-racs. »

« On allait atteindre la fin du glacier, lorsque la bougie expira. Aucune direction n'était plus possible; la nuit était calme, mais on ne pouvait échapper au froid et à l'engourdissement que par la marche continue, et il n'était pas possible de se hasarder sans lumière autour des crevasses béantes. »

« Autant mourir ici que plus loin! dit l'une de ces malheureuses en se couchant sur la glace et refusant toute espèce de secours. »

« Enfin, un des hommes de la troupe trouva, en sondant avec un bâton ferré, une crevasse aux trois quarts comblée par la neige, et émit l'avis de s'y blottir en masse pour échapper ainsi plus facilement à l'intensité du froid et attendre le jour. Il fallut se résigner à passer deux heures dans ce sépulcre de glace pour attendre les premières lueurs du crépuscule. Les angoisses et les souffrances de ces malheureux pendant ces deux heures peuvent être facilement laissées à l'interprétation de nos lecteurs. »

« On devinera sans peine quelles pouvaient être les tortures des diverses familles qui, suivant de Chamoni les évolutions de la caravane sur le glacier, n'avaient plus vu briller la moindre lueur à un moment donné. »

« A sept heures du matin, les masses de glacier atteignaient, dans un degré d'épuisement qu'il est aisé de conjecturer, le chalet de la Pierre-Pointe, où M^{me} Sylvain Couler les félicita de son mieux. »

« Après un excellent déjeuner et deux heures de repos, la caravane se remit en route pour Chamoni et retourna, à la vue des toits du foyer, un peu d'énergie pour se ménager une entrée radieuse dans le bourg. »

« Les familles de ces malheureux oublièrent, en les revoyant, leur épouvantable imprudence et les angoisses qu'elle avait causées; mais nous croyons avoir la certitude que ces ascensionnistes n'oublieront pas de sitôt leurs revers et ne seront pas de sitôt prêts à recommencer une excursion dans des conditions semblables. »

« Puisse cet exemple servir à ceux qui seraient tentés de les imiter et de traiter aussi légèrement un voyage pour lequel les plus minutieuses précautions ne doivent être dédaignées par personne! »

Le compte-rendu de la Compagnie d'assurances sur la vie The Grehams constate pour l'année 1864 les résultats suivants: Affaires proposées à la Compagnie dans l'année 47,424,121 Affaires acceptées par la Co. 38,766,325 Sinistres payés. 1,267,393

Indépendamment de son capital actionnaire, des capitaux versés pour constitution de rentes viagères et des dépôts, la Compagnie possède un FONDS d'assurances net de plus de 12,500,000.

La somme affectée à la dernière répartition de bénéfices a été de un million de francs. La prochaine répartition aura lieu à la fin de la présente année (1865.)

La Compagnie est établie en France depuis plus de dix ans. Elle est représentée à Roubaix par M. Goudeman, rue Blanchemaille, 30.

Les personnes qui désireraient faire traduire ou faire écrire une correspondance en anglais, allemand, hollandais, italien ou espagnol peuvent s'adresser au bureau du Journal de Roubaix.

BULLETIN FINANCIER.
Paris, le 3 octobre 1865.
La liquidation des valeurs s'est opérée aujourd'hui dans d'assez bonnes conditions. Les reports sont généralement modérés. Le marché, faible au début, s'est raffermi ensuite. La rente, offerte d'abord à 63.50, s'est élevée à 68.62 1/2. Le Mobilier a monté de 87.50 à 88.5, et l'Espagnol de 502.50 à 512.50. On remarque la faiblesse de l'Italien, du Lombard et du Saragosse. Les consolidés anglais sont stationnaires à 89 1/8. Le marché est assez ferme en clôture, bien que les derniers cours ne soient pas plus élevés de la journée. La rente finit à 68.50, le Mobilier à 87.5 et l'Espagnol à 518. L'Italien a faibli de 65.35 à 64.90 avec 30 centimes de report. Le Lombard a fléchi à 450 et le Saragosse à 300. Il n'y a pas de changement notable sur les autres chemins. Le Comptoir d'escompte reste à 1,007.50 et la Société générale à 623.75. Le Mexicain est tenu de 52 à 52 1/2.

Cours moyen au comptant : 3 0/0, 68.50; 4 1/2, 96.25.
Banque de France, 3.585.
Crédit foncier, 1.335.

Paris, 4 octobre.
Les dispositions du public sont moins bonnes qu'hier. Dès le début, les offres dominent principalement sur l'Italien et quelques chemins étrangers. Les consolidés ont repris de 5/8 à 89 1/8 à 1/4. Le marché est lourd en clôture, mais les affaires sont peu animées. La rente, ouverte à 68.47 1/2, finit à 68.40 après 68.35. L'Italien, à 65 fr., perd presque entièrement son report après avoir fait au plus haut 65.15 et au plus bas 64.85. Le Mobilier reste 865 après 876.25 et l'Espagnol à 505 après 512.50. Le Mexicain a varié de 51 1/8 à 51 3/4. Le Lyon a fléchi de 872.50 à 865; l'Orléans a baissé à 840, le Midi à 565 et l'Ouest à 545. Sur les chemins étrangers, la baisse a encore été plus marquée. Les Lombards sont tombés à 443.75 après 450, les Sardes à 237.50 après 245, les Romains à 212.50 après 217.50, et les Saragosse à 290 après 300. Le Comptoir d'escompte se maintient à 1,002.50.

Cours moyen du comptant : 3 0/0 68.55; 4 1/2 96 37 1/2.
Banque de France 3.585.
Crédit foncier, 1.335.

COTONS.
HAVRE, mardi. — La deuxième dépêche officielle d'hier soir de Liverpool est venue calmer l'excitation qui durait depuis plusieurs jours et mettre un terme à la hausse, au moins en ce qui concerne le coton à livrer. On a même pu, ce matin, trouver à faire quelques lots attendus de l'Inde à 5 fr. au-dessous des plus hauts cours, et même de 5 à 10 fr. pour quelques lots; d'autres, au contraire, ont été payés comme hier, soit 200 fr. pour Oomrawutte, par Khorassan, et 205 fr. pour Madras novembre. Pour le disponible, nous avions toutefois encore une petite demande assez régulière pour la filature, et les prix se sont encore raidis. Il fallait voir le bas Louisiane à 295 fr., l'ordinaire Fernambourg à 265 fr., le bon ordinaire Jumel à 280 fr., et tous les cotons de l'Inde étaient tenus excessivement raidis.

Le marché clot en même position, avec 925 balles de ventes à quatre heures et demie, en l'attente des dépêches de Manchester.

HAVRE, mercredi. — Les froids avis de Manchester et les nouvelles d'Amérique, nous signalent des recettes plus importantes, pèsent sur notre marché, qui est fort calme pour le disponible et parfois un peu faible. On a laissé en effet quelques lots avec 5 fr. de baisse. A livrer, les acheteurs sont froids; mais une nouvelle baisse consentie par les vendeurs a ramené un peu plus d'affaires cette après-midi. On a fait des Oomrawutte par Péri à 180 fr., par Défance ou achats de septembre à 175 fr., des Madras départ juin à 185 fr.; on aurait pu faire aussi des Madras sur janvier à 190 fr.

En somme, les ventes à quatre heures et demie vont à 917 balles.

Liverpool, lundi soir.
Les ventes vont à 30,000 balles; la hausse obtenue ce matin est enrayée par la hausse de l'escompte.

Liverpool, mardi.
Ventes, 15,000 balles; marché bien soutenu.

Liverpool, mardi (2^e dépêche).
Ventes, 45,000 balles; marché plus froid. A Manchester, les affaires sont un peu arrêtées par les hauts prix demandés et les engagements des fabricants.

Liverpool, mercredi.
Ventes, 3,000 balles; baisse, 2 1/2 pour Surate, 1 d. pour long; cotons; fair Jumel, 20.
Alexandrie, 30 septembre.
Coton middling à la main, 560 s., ou 28 Tal.; good middling à la main, 580 s., ou 29 Tal.
Fair machiné nouveau, à livrer décembre, 650 s., ou 32 Tal. 1/2; janvier, 630 s., ou 31 Tal. 1/2; emballage 1/2 gr.

Alexandrie, 3 octobre.
Coton good fair, 820 s.; fair, 800 s.; décembre, 700 s.; janvier, 760; novembre manque.

Etude de M^e VALENDUCQ, notaire à Lannoy.

Lys-lez-Lannoy & Leers.
Sur un verger appartenant aux enfants de M^{me} Fauvarque-Gossart, décédée et le long du pavé de Lys à Leers, n^o 22 764

BOIS
CONSISTANT EN
53 PEUPLIERS, SAULES MONTANT, TILIEUXS, FRÈNES ET CHÊNES.
propres aux charbons, charpentiers, menuisiers, sabotiers, etc.
AVENDRE
L'an 1865, le mardi 14 octobre, à une heure de relevée. M^e Valenducq, notaire à Lannoy, procédera sur les lieux à la vente de ces bois.
Long crédit moyennant caution.
La réunion chez Richard Fauvarque, à l'estaminet du Pont-Imperial.
M^e VALENDUCQ, notaire à Lannoy, est chargé de cette vente et des conditions. 5574

Etude de M^e REUFLET, notaire à Ascy

A VENDRE
Par suite de dissolution de société
Pour en finir de suite

Sur la mise à prix proposée à 110,000 FR.
Le superbe Etablissement,
CONNU SOUS LE NOM DE LA

FABRIQUE D'ANSTANG
ACTUELLEMENT A USAGE DE
DISTILLERIE
situé à Anstang, à front de la chaussée impériale de Lille à Tournai et à deux kilomètres de la station d'Ascy (ligne de Lille à Tournai) et UN HECTARE environ de terrain.
Tout le matériel dépendant dudit établissement comprenant notamment un matériel à vapeur de la force de 30 chevaux; deux générateurs de la force de 75 chevaux-châssis; un autre machine de la force de 6 chevaux, presses de première force, pompes hydrauliques, rapps, appareils à rectifier, colonne à distiller, chaudières et cuves en fer, tout le matériel nécessaire à une distillerie bien organisée.
Un gazomètre complet.
Un très beau cabinet confiné à la baccule, deux autres basscules avec bureau l'un à Annappes l'autre à Baisieux.
L'an 1865, le 9 OCTOBRE, à deux heures de relevée, M^e REUFLET, notaire à Ascy procédera, en son étude, à l'adjudication dudit bien, à la requête de M. de Saint-Victor, liquidateur nommé par la société Rose, Lefebvre et Co.
Nota. — On traitera avant l'adjudication en cas d'acceptation de la mise à prix préfixée.
S'adresser pour tous renseignements audit M^e REUFLET, chargé de la vente, et à M. de Saint-Victor, rue de la Halle, N^o 2 bis, à Lille. 1. 4. 6. oc. 5360

A vendre
Une grande quantité de métiers Jacquard en large et en étroit, avec leurs mécanismes.
S'adresser Contour de la Piquerie N^o 8 à Lille. 1. au 13^o. 5361

SERVICE D'OMNIBUS
ENTRE
ROUBAIX, TOURCOING, RONCO, HALLUIN ET MENIN.

Départs de Roubaix à 7 h. 55 du matin, 11 h. 55 et 6 h. du soir.
Départs de Tourcoing : 8 h. 30 du matin, 2 h. 1/2 et 7 h. 15 du soir.
Départs d'Halluin : 7 h. 20 et 10 h. 20 du matin, 7 h. du soir.
Départs de Ronco : 8 h. 50 et 14 h. 15 du matin, 8 h. 30 du soir.
BU LAUX. — A Roubaix, Au Beuf d'Or chez D^ouvries; à Tourcoing, Au Cygne, chez M^{me} Mourillon; à Ronco, A l'Anceinne, Tyle d'or, chez J.-B. Desquignies; à Halluin, chez M^{me} veuve Honard; à la Pomme d'Or, chez M^{me} veuve Honard.
Le service commencera le 8 octobre. On se charge des commissions et recouvrements.